

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE
TENUE PAR

L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS

présidée par M. Arnaud d'HAUTERIVES
Président de l'Académie
le mercredi 20 mai 1987
POUR LA RÉCEPTION DE

M. Richard NIXON

ÉLU ASSOCIÉ ÉTRANGER
EN REMPLACEMENT DE

M. Arthur RUBINSTEIN



PARIS

Palais de l'Institut

M CM LXXXVII

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE
TENUE PAR

L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS

présidée par M. Arnaud d'HAUTERIVES
Président de l'Académie
le mercredi 20 mai 1987
POUR LA RÉCEPTION DE

M. Richard NIXON

ÉLU ASSOCIÉ ÉTRANGER
EN REMPLACEMENT DE

M. Arthur RUBINSTEIN



PARIS

Palais de l'Institut

M CM LXXXVII

ISSN 0768-2050

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

SÉANCE DU MERCREDI 20 MAI 1987

Présidée par M. Arnaud d'HAUTERIVES
Président de l'Académie

M. Richard Nixon, élu le 31 octobre 1985 associé étranger, par suite du décès de M. Arthur Rubinstein, est introduit sous la Coupole par M. Marcel Landowski, Secrétaire perpétuel.

DISCOURS

DU

Commandant Paul-Louis WEILLER

prononcé par le Président Arnaud d'Hauterives

Monsieur,

En souhaitant la bienvenue dans notre Compagnie à celui qui fut le 37^e Président de la République des États-Unis, je voudrais d'abord m'écarter de toute politique et saluer ici un ami de la France.

Ami de la France !... Je n'oublie pas que tous les Américains le sont depuis deux siècles. Sans doute il y a des degrés dans l'amitié. La vôtre, Monsieur, envers notre pays, fut toujours spontanée et fidèle.

Un de vos prédécesseurs à la Maison Blanche, homme doublement illustre, le Général Eisenhower, que vous avez secondé pendant les huit années de sa présidence, ce soldat vainqueur de la Deuxième Guerre mondiale, a siégé dans nos murs, alors qu'il était le chef des armées alliées.

Désigné par les suffrages unanimes d'une Académie voisine de la nôtre, celle des Sciences morales et politiques, son grand nom qui appartient à l'histoire de la France autant qu'à celle des États-Unis, fut inscrit sur les états de notre Institut où, par tradition, on accueille volontiers les personnalités étrangères.

Vous êtes Américain de souche fort ancienne. Dans votre Californie natale, vos ancêtres, partis d'Angleterre ou d'Irlande, au XVIII^e siècle (peut-être même, pour certains d'entre eux, dès le XVII^e !) ont, là-bas, pris part à la fameuse marche vers l'ouest.

Vous nous avez appris que vos aïeux étaient quakers ; le tutoiement était leur règle. Votre mère, Hannah Milhous, épousa votre père, Frank Nixon, en 1908. Le ménage eut cinq enfants. L'un d'eux sera Président des États-Unis.

Vous avez fait vos études au collège de votre ville de Whittier, modeste cité qui n'est pas très éloignée de Los Angeles. Ces très bonnes études vous ont valu une bourse, grâce à laquelle vous avez complété votre formation à la Duke University, célèbre Faculté de Droit de Durham, en Caroline du Nord. Votre ardeur au travail et votre excellente mémoire vous donnèrent les résultats espérés. En 1937, à l'âge de 24 ans, diplômé en droit, vous vous inscrivez au barreau de Whittier, en qualité d'avocat. Bientôt vous épousez une jeune enseignante à l'Université de Whittier, Patricia Ryan, celle que vous nommez familièrement Pat dans vos Mémoires, qui partagera désormais votre vie.

Lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, après la tragédie de Pearl Harbor, vous vous êtes engagé et avez été affecté dans la Marine, décidé à participer à ce combat sans merci, en dépit de vos sentiments quakers fraternels et pacifiques.

Déjà la politique vous attirait. En 1946, vous avez accepté d'être candidat républicain aux élections législatives, sacrifiant gaiement les économies de votre ménage pour couvrir les dépenses de la campagne électorale.

Dans la 12^e circonscription de la Californie, à la surprise générale, vous fûtes élu député.

Au lendemain d'une guerre affreuse et glorieuse, le peuple américain désirait encourager la jeunesse. Au Capitole, vous avez rencontré un collègue nouvellement élu comme vous, et vous vous êtes liés d'amitié. Il s'appelait John Fitzgerald Kennedy. Il appartenait au parti démocrate, et vous au parti républicain. Mais qu'importe !

Cependant vous poursuivez votre route et votre action. En 1950, une large majorité vous envoie au Sénat. Moins de deux ans plus tard, auprès d'Eisenhower, devenu chef de l'État, vous assumez les éminentes fonctions de Vice-Président.

A l'issue de cette longue mission, vous avez brigué la présidence des États-Unis et vous vous êtes trouvé en face de votre ami et concurrent Kennedy. Vous réunissez, l'un et l'autre, 34 millions de suffrages. Toutefois Kennedy vous devance de quelque cent mille voix et il est élu.

Vous n'entrez à votre tour à la Maison Blanche qu'en 1968. Dans ce palais splendide, dans ce Bureau Ovale impressionnant, où s'est joué plus d'une fois le sort de l'humanité, Monsieur, vous ne goûterez pas seulement des joies. Personne n'ignore qu'être Président d'une grande République, c'est, si j'ose le dire, pratiquer un sport assez rude. Kennedy, après d'autres, y a laissé sa vie. Vous-même, après d'autres, y avez bu d'amers calices.

Votre tempérament naturel a toujours été celui d'un grand voyageur. Avant d'accéder à la magistrature suprême, vous avez parcouru les cinq continents, vu et revu les choses de vos propres yeux.

Il n'en est pas moins remarquable ce fait qu'investi de l'autorité présidentielle, vous, l'adversaire bien connu du communisme, vous avez accompli le voyage de Pékin et accepté de rencontrer le vénérable Mao, commandeur de nombreux croyants qui ne sont pas tous asiatiques, il s'en faut.

Après cette démarche sans précédent, vous avez été à Moscou et échangé la poignée de main rituelle avec Monsieur Brejnev. Vous aviez à vos côtés vos ministres, Monsieur Rogers, Monsieur Kissinger.

En tout cas, votre initiative n'a pas été sans fruit. Au reste, Monsieur, n'aviez-vous pas eu naguère, lors d'un de vos séjours en France, l'occasion de vous entretenir avec le Général de Gaulle et d'évoquer avec lui l'avenir, les grandes affaires, la Chine et la paix du monde ?

Mais je répète qu'il n'y a pas lieu pour moi de m'attarder sur les sujets qui touchent à la politique. Je me souviens que Renan a écrit qu'il voyait là des « jeux de la force, de la passion et du hasard qu'on a bien tort assurément de vouloir assujétir à des lois ».

Les hommes poursuivent leurs recherches dans le champ de l'idéal et de l'éternité ; s'ils n'ont pas réussi à percer le secret de l'infini, du moins leurs ingénieuses techniques permettent à la race d'Archimède, toute faible et fragile qu'elle est, de pousser toujours plus avant ses investigations.

C'est ainsi que, sous votre présidence, vous avez assisté, au beau milieu de l'Océan Pacifique, au retour sensationnel des hardis astronautes d'Apollo, Neil Armstrong et Edwin Aldrin qui revenaient triomphants, en juillet 1969, de leur fantastique promenade sur la lune.

Cette étonnante performance, qui marqua l'histoire de notre temps, fit l'admiration du monde et fut un motif de légitime fierté pour l'Amérique et pour vous-même qui présidiez le pays.

Les arts, tout autant que les sciences, ont toujours trouvé chez les Américains (est-il nécessaire de le rappeler ?) de chaleureux protecteurs et des animateurs précieux. Vous-même, Monsieur, étant au pouvoir, vous ne vous êtes pas borné à de simples approbations. Je tiens à souligner qu'en ce qui concerne la France, vous admirez nos arts avec ferveur et vous les avez favorisés. Le Palais de Versailles et la maison de Claude Monet à Giverny ont largement bénéficié d'une loi américaine mise en application sur votre initiative.

Dans notre Compagnie, vous serez convié à participer à des discussions sur les arts. Quelquefois surgissent des controverses philosophiques ou morales. Parmi nous, vous rencontrerez des peintres qui s'efforcent d'exprimer leurs idées avec des couleurs, des sculpteurs qui emploient le bronze ou le marbre, des graveurs qui utilisent des pointes d'acier, des musiciens qui créent leur langage avec des sons. Des architectes, des cinéastes sont aussi des nôtres.

Chez nous, vous succédez, Monsieur, à un artiste très exceptionnel, miraculeusement doué. On peut dire de lui qu'il fut l'incarnation même de la musique.

Arthur Rubinstein, issu de la race des prophètes, était Polonais. Né en 1887, dans la ville ouvrière de Lodz, dès son plus jeune âge, ses parents reconnurent en lui l'indomptable énergie d'une vocation musicale. On l'envoya à Berlin, où les professeurs allemands, étonnés par l'extraordinaire facilité de cet enfant, lui prédirent un grand avenir.

Il n'avait que dix ans quand la magie du piano lui livra ses derniers secrets. En 1902, à quinze ans, il donna son premier concert public à Berlin. Au programme figuraient déjà les noms prestigieux : Beethoven, Schumann, Brahms et Chopin.

Dès lors commença pour Arthur Rubinstein une éblouissante carrière à travers toutes les capitales d'Europe.

A Paris, en 1904, son génie séduisit Saint-Saëns et Paul Dukas. En Espagne il se lia avec Granados et de Falla. Sa première tournée de concerts aux États-Unis date de 1906. Il avait dix-huit ans. D'autres tournées suivirent celle-là. Partout il recueillait les mêmes acclamations.

Après la Seconde Guerre mondiale, il s'installa en 1946 aux États-Unis et acquit la nationalité américaine.

Ses disques et ses films, répandus dans tous les pays, par milliers d'exemplaires, ont contribué à faire de lui une des personnalités les plus populaires de notre temps. Sa longue vie, qu'il se plaisait à appeler sa « verte vieillesse », s'écoula sans affaiblir son incomparable talent de musicien. Interprète passionné de son compatriote Chopin, il ne négligea cependant aucun des immortels créateurs de son art, rendant vivants

pour les auditeurs Bach, Mozart, Beethoven aussi bien que Prokofiev ou Stravinski, ou nos Français Debussy, Ravel, Poulenc. Ce prince de la musique s'éteignit à quatre-vingt-quinze ans.

L'Académie des Beaux-Arts est heureuse de vous recevoir, Monsieur, dans le fauteuil qu'occupa l'illustre Arthur Rubinstein.



Arthur Rubinstein

